

BERNARD TIRTIAUX

« *La lumière me donne du bonheur* »



Maître verrier, Bernard Tirtiaux se veut artisan mais s'exprime de manière multiple, notamment par l'écriture. Il vient de publier un roman, *Noël en décembre*.

© Magazine L'appe/ - Gérald Hayois

Nous voici chez vous à la ferme de Martinrou, à Fleurus, lieu de création pour votre métier de verrier et aussi d'animation culturelle et de spec-

tacles. Un lieu important dans votre vie...
- Mon père m'a proposé de reprendre le bâtiment. J'étais honoré qu'il me le demande, mais cela a été une aventure et un énorme travail. Tout était à recons-

truire. Ce qui était déjà un lieu fort a été encore renforcé en l'habitant avec d'autres, en ajoutant des matériaux de récupération venus de partout. Puis est venu le projet d'en faire un lieu théâtral.

Là aussi, ce fut beaucoup de travail, une aventure qui continue avec succès grâce surtout au travail en première ligne de Pascale Hers.

– *Ce qui frappe dans votre parcours, c'est la variété des modes d'expression auxquels vous touchez : artisan du verre, romancier, poète, acteur, compositeur, chanteur, dessinateur, peintre... Quel appétit !*

– Je suis curieux au départ. Ensuite, quand une émotion ou une pensée me traverse, je recherche le moyen qui correspond le mieux à ce que je veux dire ou faire. Cela peut être une chanson, un poème, un vitrail. Je choisis dans la panoplie des possibles ce qui convient le mieux pour exprimer ce que je veux exprimer.

– *Vous n'avez pas peur de vous lancer dans l'inconnu...*

– C'est vrai, je n'ai pas peur. Je n'ai ni le trac ni le vertige. Parfois, je me mets terriblement en danger. Je me lance dans des trucs complètement fous qui vont peut-être tourner à la catastrophe. Mais je suis fait comme cela. J'ai une forme de confiance. J'ai l'impression d'être assuré par de bonnes âmes ou des anges et je n'ai pas fini d'avoir des envies.

– *Vous vous exprimez avec la matière, par l'écriture et par la parole... Comment se fait le passage de l'une à l'autre ? Et quelle satisfaction particulière apporte chacune de ses disciplines ?*

– Le travail fondamental pour moi est d'abord le travail manuel, celui de l'artisan, du verrier. Cela fait quarante-sept ans que je le fais. J'en ai besoin et j'y reviens toujours. Avec la pensée, on est toujours plus ou moins dans le flou, même quand il s'agit du droit, que j'ai étudié. Qu'est ce qui est juste, vrai... ? On essaye de s'en approcher et les soi-disant vérités, on peut les retourner. Elles sont à chercher. Par contre, dans la matière, je trouve des réponses franches. À partir d'une certaine température précise, le verre ou le métal se forme ou se casse. C'est net. Je suis passé ensuite à l'écriture parce que, en tant que verrier, j'ai voulu parler de la lumière, essentielle dans ce métier, et c'est devenu le roman *Le passeur de lumière*. Il y a une interaction. Quand j'ai réalisé une œuvre comme verrier, j'ai besoin d'une pause d'écriture pour voir mon travail de verrier bouger, évoluer. Et je continue encore avec plaisir par ailleurs à réciter, parler, chanter, rendre vivantes

par la voix mes poèmes ou des extraits de mes romans, même si ce mode d'expression est moins fréquent.

– *Et vous avez une voix qui vient comme du fond du Moyen Âge. Dommage que nos lecteurs ne l'entendent pas...*

– Oui, grave mais pas désespérée... (rire). J'aime aussi le contact avec les lecteurs après l'écriture d'un roman. Je suis heureux quand quelqu'un me dit qu'un de mes livres l'a accompagné ou quand je sens une communion avec un public au théâtre ou par la chanson. Il y a aussi le plaisir d'aller vers les gens, de donner un peu ce qu'on a reçu.

« Qui trop embrasse mal étreint n'est pas ma devise. »

– *Vous auriez pu choisir comme artisan une autre matière que le verre...*

– Depuis que je suis tout petit, la lumière m'attire. Je me tourne vers elle. Je vais placer bientôt une rosace et je suis tout excité parce que je vais attraper le soleil au moment où je l'installerai et ce sera alors une histoire qui commence et qui ne va pas s'arrêter. J'ai un œil hypertrophié sur la lumière, une perception suraiguë sur les coups de lumière. J'ai sans doute développé ce sens plus qu'un autre. Cela me donne du bonheur.

– *Il y a la lumière mais aussi le côté sombre de la vie qui ne vous a pas épargné. À l'âge de huit ans, suite à un accident, il a fallu vous amputer d'une jambe...*

– C'est un événement fondateur. Petit garçon, je ne pouvais pas jouer avec les autres parce que j'avais des béquilles que j'ai d'ailleurs gardées jusqu'à l'âge de dix-huit ans. À l'école, j'étais un peu à part. Il faut gérer cela, savoir se défendre. Je me suis mis alors à jouer de la guitare, à dessiner, à travailler de mes mains. J'essayais d'être vivant dans mon domaine. J'ai traversé un long tunnel. Affectivement, on se sent alors aussi un peu misérable.

– *Un accident qui a eu des conséquences sur votre façon d'être au monde et aux autres...*

– J'ai constaté, suite à cet accident, que je ne supportais pas le travail mal fait. J'avais l'expérience et la mémoire aiguë de mon opération mal réalisée après mon

accident. On m'a laissé croupir sans traitements adéquats et la gangrène s'est installée. C'est pour cela que, dans mon métier, lorsque je vois des gens qui ne font pas bien leur travail, cela me met hors de moi. Je dois me contenir. Dans mon roman *Le passeur de lumière*, le héros a une énorme colère. Cette violence était la mienne. Ce livre m'a apaisé et il a été peut-être la meilleure thérapie pour dissiper ma rage.

– *Vous avez surmonté cette rage ?*

– Après mon accident, il y a eu un véritable appel à la lumière. Je dis maintenant, à 63 ans, que j'ai eu une chance extraordinaire. Je suis en bonne santé et je n'ai pas mal au dos malgré ma jambe de bois alors qu'on m'avait annoncé que je serais dans une chaise roulante. Je suis habité par une vraie joie, un émerveillement, une curiosité. J'ai besoin de rire, chanter. Il y a une vraie joie à la perspective de ce qui m'attend dans les prochains jours. C'est un cadeau du ciel.

– *Mais parfois, c'est dur...*

– Oui, j'ai le souvenir d'un voyage jusqu'en Autriche en train où je devais me faire appareiller. Je suis resté debout sur mes béquilles pendant des heures et finalement, je n'en pouvais plus. Je suis tombé. Personne n'a réagi. Avec ma tête de mauvais garçon, je n'avais sans doute pas le profil pour qu'on me cède la place. Je ne faisais pas pitié.

– *À quel métier rêviez-vous adolescent ?*

– Certainement pas de faire du droit. Je voulais déjà concevoir des vitraux, mais on m'a dit que je devais avoir un bagage universitaire et j'ai donc suivi quatre ans de droit à Louvain. Mais j'allais aussi à l'académie pour suivre des cours de dessin et de peinture et je faisais du théâtre. À cette époque, j'ai eu une commande de vitraux et je suis parti sur cette voie. J'ai rencontré un artiste et je lui ai demandé que choisir alors que je voulais à la fois réaliser du vitrail, être acteur, écrire et il m'a répondu : « *Il faut tout faire* ». Alors que tous les autres disaient qu'il fallait choisir, ne pas se disperser. Aujourd'hui, l'époque a changé et on demande aux gens d'être multitâches. « *Qui trop embrasse, mal étreint* » n'est pas ma devise... (rire)

– *Vous avez vécu pleinement la période post-soixante-huit...*

– Cela s'est passé à côté de moi. Il y a bien eu la vogue de l'artisanat et une

sorte d'habitat groupé ici à Martinrou, mais je n'étais pas de ceux qui voulaient « changer le monde ». C'est trop ambitieux. Ma contribution est d'apporter des petites choses qui touchent, qui émeuvent. Ceci dit, mon roman *Le puisatier des abîmes* est un livre qui va quand même assez loin dans la réflexion sur le monde à laisser à nos enfants. En tant que père, on ne peut pas ne pas se poser de questions sur le tour que prend celui-ci. Tout passe par le canal de l'argent, de la violence, du pouvoir, notamment celui des médias qui font et défont. On est en perte d'authenticité. Je suis aussi un peu sidéré par un certain art contemporain sans intérêt.

– Vos romans racontent souvent une histoire qui se passe chez nous, dans le passé, avec une rencontre avec un étranger. C'est le cas de votre dernier livre qui se passe en 14-18 et narre la relation entre un jeune Belge et une jeune Allemande...

– Ce qui m'a frappé, et que j'ai voulu montrer dans mon roman, ce sont les hasards, les aléas de la vie, les synchronismes, les soubresauts du cœur qui décident d'une vie et d'une rencontre réussie ou non avec quelqu'un, une personne qu'on aime. Mon roman est une histoire basée sur des faits réels : une jeune Allemande qui accouche en Belgique au moment du début de la guerre, qui laisse son enfant chez des agriculteurs, repart en Allemagne et puis vient rechercher son enfant après la guerre... Les phénomènes de synchronisme sont tellement curieux... Rencontrer de manière inattendue au fin fond de l'Asie quelqu'un qu'on connaît, mais que l'on n'a plus revu depuis vingt ans, au moment où l'on pense à lui, voilà qui est interpellant !

– Pur hasard ? Forces de l'Esprit ?

– Cela ramène à un inconnu. On vit tous des choses de ce genre. Dans le roman, le héros se dit que ce n'est pas par hasard que les choses et les rencontres ont eu lieu. Il voit cela comme des signes très forts et des liens voulus ou dictés de l'extérieur. Comme s'il y avait quelque chose, un plan qui était au-dessus de nous. Et dans le roman, on se rend compte que de temps en temps, le hasard heureux est là, et à d'autres moments que ce hasard est malheureux et se décale de façon perverse. Le jeune homme est à tel endroit ce jour-là et la jeune femme y vient seulement le lendemain. Il aurait suffi de peu pour que les retrouvailles soient pos-

sibles. C'est un thème qui m'a toujours parlé.

– Vous êtes sensible aussi au ressenti des Allemands après les guerres de 14-18 et de 39-45. Vous évoquez cette question dans votre précédent roman Pitié pour le mal et dans celui-ci.

– Pour avoir vécu un moment en Allemagne, j'ai été touché par cette question du sentiment de culpabilité quand on se rend compte que son peuple s'est mal comporté. Mais cela est vrai aussi pour d'autres peuples européens face à d'autres moments peu glorieux de leur histoire.

« Je ne supporte pas le travail mal fait. »

– Vous avez aussi adapté une pièce autour de la personne d'Etty Hillesum, cette juive hollandaise qui a péri à Auschwitz.

– J'avais retrouvé un récit de quelqu'un qui l'avait connue à l'époque. On se demande, à la lecture de ce qui s'est passé, comment on a pu en arriver à de telles abominations. La faute est collective et grave. Ma question est aussi de me demander : comment après cela, imaginer un Dieu bienveillant avec les hommes ? C'est quelque chose que je ne peux pas résoudre. J'en ai parlé à Sylvie Germain qui a écrit une histoire d'Etty Hillesum.

– Chacun peut mettre un qualificatif à sa manière sous le nom « Dieu »...

– S'il fallait figurer Dieu, je le ferais à travers la lumière qui vient vers nous, qui nous attire. Mais Dieu tel qu'il est représenté comme créateur, puissant, juge et amour, cela ne me parle pas vraiment. J'ai des difficultés à imaginer un Dieu d'amour alors qu'à mon sens, l'homme puissant et prédateur ne mérite pas d'être estimé par le divin.

– Vous avez réalisé un beau vitrail à la chapelle de la colline de Penuel, à Mont Saint-Guibert, illustrant le thème biblique du combat de Jacob avec Dieu...

– Je me bats avec Dieu aussi. J'aime cette idée du duel avec Lui. Saint-Exupéry a dit : « Qu'il soit ou non absent de ma vie, il m'oblige à y penser sans cesse ». J'aimerais me réveiller comme Didier Decoin en disant : « Il fait Dieu ». Mais je sais que

cela n'arrivera pas. Pour l'hommage à mon frère récemment décédé, j'ai fait, là où ses cendres ont été dispersées, dans le bois de mon père, une sculpture : une arche inversée avec un disque de verre qui prend la lumière. Là, pour moi, il y a quelque chose de divin qui passe... On a tous besoin de lumière, mais spirituellement, je n'ai pas de certitude. Je sais que je vieillis. Je ne sais pas où je vais. Je vois des gens mourir autour de moi. Je ne sais pas où mon frère décédé est parti. Je voudrais bien croire au paradis mais je n'ai pas de conviction forte.

– La figure de Jésus vous inspire-t-elle ?

– J'ai été élevé avec cette figure, mais je ne trouve pas là mon inspiration ou des réponses, même si je dis oui au message évangélique. Je peux difficilement affirmer des choses. Je ne suis pas du tout un intellectuel mais un manuel et un homme, je pense, de bon sens. Il y a des affirmations dans le domaine de la foi chrétienne où je me dis que ce n'est pas possible, comme par exemple Jésus né d'une vierge. En revanche, des textes anciens amérindiens où il est question de respect de la nature, des animaux, de la parole donnée, des ancêtres dont on va chercher la force... me parlent davantage. On a là les pieds sur terre, on n'est pas dans une figuration.

– Vous êtes le frère de l'écrivain François Emmanuel. Les rapports entre frères ne sont pas toujours faciles surtout quand on écrit tous les deux...

– On est très différents. C'est un frère adorable, un intellectuel très brillant. C'est beau ce qu'il écrit. Moi, je reste un artisan, même quand j'écris. Je suis plus un raconteur d'histoire. Je parle fort, lui de manière plus ténue.

Propos recueillis par Gérald HAYOIS



Bernard TIRTIAUX, *Noël en décembre*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2015. Prix : 20,20 € -10% = 18,18 €.